

LE
PÈRE PEINARD



RÉFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
 Six Mois.... 3 »
 Trois Mois . 1 50

BUREAUX

120, Rue Lafayette. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom
 de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
 Six Mois... 4 »
 Trois Mois.. 2 »

Assassinat de Mineurs

A SAINT-ÉTIENNE

Horrible, nom de dieu! Rien que d'y penser j'en frémis; encore une grosse centaine de pauvres bougres que le grisou vient de manger.

L'an dernier c'était au puits Verpilleux, aujourd'hui c'est au tour du puits Pélissier!

C'est mardi soir, à sept heures

moins quelques minutes, qu'est arrivée la catastrophe: à un moment, la terre a tremblé, on aurait dit que tout allait s'abîmer, s'effondrer!

Ah, le populo a compris de suite! Le coup lui est allé au cœur: c'est le grisou! Et de partout, rapliquaient des gas, des

femmes, des enfants. Qui donc n'a pas un parent, tout au moins un ami à la mine ?

En un rien de temps, des milliers et des milliers de pauvres bougres étaient autour du puits, effarés, ahuris ! Et les gémissements, et les larmes, d'aller leur train... et aussi au fond du cœur une rage contre ces crapules de richards, contre les bandits de la Compagnie, qui sont les seuls responsables !

Combien de pauvres bougres sont restés au fond ? Ça, nom de dieu, ce sont des choses qui ne se savent jamais ; toujours on cache les chiffres, on en avoue le moins possible, afin que le populo ne se foute pas dans une colère folle, qui pourrait être terrible pour les grosses légumes....

Les ouvriers du jour venaient de remonter, ceux de nuit râpliquaient à la mine. La dernière cordée qui est descendue était à mi-chemin, la cage emportait douze pauvres bougres.

En bas, y en avait déjà cent soixante-cinq ! On peut quasiment dire, cent soixante-cinq cadavres, nom de dieu !

On dit bien que les trente-huit premiers mineurs remontés ne sont pas morts : hélas, ils n'en valent pas guère mieux : le grisou pardonne rarement : il vous brûle les entrailles pire que du fer fondu, c'est du feu qu'on a dans les tripes ! Allez donc en réchapper !!

Trente-huit vivants, plus qu'à moitié morts... Et les autres ? Oh, les autres, y a pas d'espérance à avoir, ils sont morts, morts pour de bon !

Ah ! pleurez ! pleurez pauvres

mères ! Pleurez pauvres femmes, pauvres gosses !

Et à qui la faute de cet horrible coup de grisou ? La faute en est à la Compagnie, nom de dieu, et rien qu'à elle ! C'est un véritable assassinat qu'elle vient de commettre ; elle est aussi coupable que si directeurs et administrateurs avaient pris un couteau et saigné les mineurs comme des moutons.

Malgré qu'il n'y ait pas à ce sujet de doute possible, il en sera comme toujours : la Compagnie en graissant la patte aux grosses légumes, prouvera clair comme du jus de chique, que si les mineurs ont péri, c'est de leur faute.

Quasiment tous seront morts, nom de dieu, y aura personne pour cracher à la gueule de ces bandits, et leur faire rentrer leurs mensonges dans la gargamelle !

Ça s'est passé ainsi lors du coup de grisou de Verpilloux, ça c'est passé ainsi à La Machine, ça se passera encore pareillement ! Y a pas de raison pour que ça change.

Et pourtant, nom de dieu, faut pas être bien malin pour comprendre que si le grisou mange les pauvres mineurs, c'est la Compagnie qui est fautive.

Foutre de foutre, y a des trucs, des fourbis, pour museler le grisou et l'empêcher de faire des siennes ! Les administrateurs le savent bien, les ingénieurs aussi, nom de dieu ! Mais ça coûte de la galette, faudrait faire des dépenses, et ça rognerait les grosses parts des actionnaires, — c'est

pourquoi les choses restent en mauvais état !

C'est les mineurs qui en supportent les conséquences, ils en crévent les pauvres bougres ! Ah, voilà-t'y une belle foutaise, qui n'a jamais tracassé une grosse légume ! Des mineurs ? Y en a toujours plus qu'on en veut ; alors pourquoi s'en priver, pourquoi épargner une marchandise si abondante ?

La chair à travail ne manque jamais, nom de dieu, il en fourmille de tous côtés.

Jusqu'ici ça s'est passé sans avares, c'est très bien ! Mais mille bombes, il pourrait bien ne pas en être toujours ainsi.

A force de voir et de subir ces crimes, les survivants pourraient bien se foutre en colère ! Dame, c'est pas fait pour les rendre doux comme des agneaux, de voir leurs frangins crever, grâce à la crapulerie des bandits de la Haute.

Il se pourrait que du coup, ils empognent leurs pics et s'en servent pour autre chose que pour arracher du charbon !

LE PROCÈS DE GRENOBLE

L'affaire est dans le sac, les assignations sont lancées, il y aura le 4 août au procès de Grenoble, pour la manifestation du 1^{er} mai à Vienne, vingt-quatre bons bougres sur les banquettes de la cour d'assises.

Sur les vingt-quatre, sept sont toujours bouclés à Vienne ; trois en liberté provisoire, dont Colard, celui dont le juge d'instruction a quasiment assassiné la compagne,

neuf citoyennes et cinq gas qui se sont tirés.

Ceux qui sont en liberté devront sans doute payer leur voyage de Vienne à Grenoble, et nom de dieu, ils sont dans une purée complète !

Le voyage coûte 7 francs ; 12 à 7 francs font 84 balles ! sans compter les frais de bouillotte et le pieu indispensable.

Pour ce qui est de la petite colonie qui est à l'ombre, l'état moral est très chouette, ils ne canent pas, foutre ! On peut pas en dire autant de leur santé physique, nom de dieu.

L'instruction est terminée, mais les enjuponnés n'en sont guère plus avancés. Ils n'ont pu dégouter celui ou celle qui est entré chez le chaud de draps, et qui a tiré les pièces.

Les femmes ont encore été appelées à l'instruction samedi dernier, on les tourne de cinquante façons pour leur faire avouer que c'est elles qui ont distribué la pièce.

Ils en sont pour leurs frais, nom d'un foutre ! ce qui ne fait qu'exaspérer leur rosserie. Ainsi, la sœur du petit gas Huguet (qui lui est toujours en cellule), a donné la preuve qu'elle n'a pas bougé de sa piaule le 1^{er} mai ; mieux, à l'heure du pillage, elle avait sur le feu un plat de macaroni, à telle enseigne qu'un témoin lui a donné du poivre, — què que ça fout, tout ça, on la poursuit quand même !

Enfin, voici de quoi sont accusés les gas qui sont en liberté :

Les hommes, de participation comme chefs, à des actes de pillage en bande.

Les femmes, de participation à des actes de pillage en bande, en réunion, ou à force ouverte.

Et pour deux, complicité par réel de pillage en bande.
Dans une famille y a trois bonnes bougresses de poursuivies, les deux filles et la mère, qui est veuve et a deux peïois à élever.

Ah, mille bombes, les marchands d'Injustice savent ce qu'ils font; quand dans un patelin ils voient que le populo ouvre sérieusement les quinquets, ils se foutent en campagne, et n'ont ni fin ni cesse, qu'ils n'aient muselé les plus hardis.

Cette crapulerie a pu réussir d'autres fois, parce que les gas d'attaque étaient encore trop peu nombreux, mais nom de dieu, la saison est passée! Les temps rapliquent où ils auront beau se démancher, ils n'empêcheront pas les bons bougres de leur cracher sur la gueule. — en attendant qu'on la leur casse.

A ce procès Louise Michel devrait y être, puisque Tennevin, qui a fait avec elle la conférence à Vienne, l'avant-veille du 1^{er} mai, s'y trouve.

Mais grâce au coup infernal des enjuponnés, pour faire passer la chouette femme folle, ils l'ont mise en liberté et ne veulent pas la condamner.

Turellement elle ne veut pas entendre de cette oreille et elle fait du pet pour partager le sort des copains. J'ai reçu d'elle les deux lettres suivantes, la première aurait dû paraître la semaine dernière, mais elle est arrivée trop tard.

**Lettre ouverte
à M. le juge d'instruction.**

Monsieur le juge d'instruction,
Je viens réclamer ma place au procès de mes camarades les anarchistes de

Vienne qui seront jugés à Grenoble le 4 aout prochain.

Je ne crois pas impossible que vous fassiez droit à ma juste réclamation; le juge d'instruction de Saint-Etienne avait compris mon refus de la liberté provisoire pour moi seule, après avoir moi-même organisé la tournée de conférences pour lesquelles ils sont encore prisonniers.

On ne peut me considérer comme ayant été inconscient avant les trois jours de désespoir causés par la sortie dont j'étais menacée à Vienne, (sans atteindre en même temps, les juges qui pendant les vingt dernières années m'ont successivement condamnée tant au conseil de guerre, qu'à trois cours d'assises, à diverses peines.

On ne le peut pas non plus après, puisque, laissée en liberté, j'ai fait plusieurs conférences et repris mes travaux ordinaires.

Vous n'avez pas oublié, M. le juge d'instruction, les deux lettres où je suppliais à la mémoire des témoins qui me prêtaient des propos absurdes, et chargeaient mes camarades d'une partie de ce que j'avais dit.

La première de ces lettres commençait ainsi: « il est temps que la situation se dessine », l'autre se terminait par ces mots: « Si je suis seule mise en liberté c'est que la conscience humaine n'existe pas! »

Le discours dont je donnais l'analyse était aussi énergique qu'il soit possible. J'y engageais à une grève générale sans caisse afin que le capital y put périr pour la liberté du monde.

Je m'y déclarais solidaire des actes de désespoir qui pouvaient se produire quoiqu'il n'y eut guère à espérer pour ce jour là avec l'état de siège général.

Enfin il est impossible que mes lettres ne fassent pas partie de l'instruction et n'appuient ma réclamation de comparaison avec mes camarades arrêtés pour le premier mai, au procès du 4 aout à Grenoble.

LOUISE MICHEL.

La seconde, que je colle ci dessous a pour but d'éviter qu'on l'accuse de vouloir se carapater parce qu'elle pousse une ballade jusqu'à

Londres: qu'on dise un mot et elle ne sera longue à revenir!

Note ouverte à M. le juge d'instruction de Vienne.

27 juillet 1890. — Paris-Levallois

Monsieur le juge d'instruction,

Dans le cas où mon adresse de Londres ne vous parviendrait pas avant le procès du 4 aout, à Grenoble, veuillez la considérer toujours (95, rue Victor-Hugo, Levallois-Perret, Seine) d'où on me télégraphierait.

Je ne perds pas l'espoir d'y être citée comme accusée, ou comme témoin.

LOUISE MICHEL.

Les Raticions Sociaux

S'agit d'ouvrir l'œil, nom de dieu! Les bons bougres faut être à l'affure, les raticions se démentent comme trente-six diables dans un bénitier. Ce n'est jamais mort cette vermine, faut la tuer tous les jours et pas s'y fier!

Depuis des années ces cochons se sont infiltrés, sans tambour ni trompettes, dans les faubourgs et dans les villes. Partout, nom de dieu, ils ont fondé des cercles catholiques ouvriers!

Des étouffoirs de première classe, mille bombes! Les pauvres ouvriers qui ont le malheur de se laisser empaumer, ne gardent pas longtemps leur intellect. Dans ces guépriers, on apprend aux niguedouilles à être soumis à leurs patrons, à respecter les richards, et à foutre leur nez entre les fesses des cléricochons. Ah, tonnerre, à ces pochetées vous pouvez demander ce que sent le cul des ensoutanés! Ils vous jureront sur les cornes de Joseph et la virginité de

sa putain de femme, que ça embaume l'encens et la rose!

Vraiment, foutre de foutre! Faut être archi-fourneau pour tomber dans des panneaux pareils. Les raticions sont plus roublards qu'ils ne paraissent; ils se sentent foutus, ça les emmerde; pour lors, ils se démanchent afin de recrépir leur popularité.

Ils se font pour la circonstance une trogne de sociaux: mais foutre, y a pas besoin de gratter bien fort pour trouver le jesuite.

Ecoutez ces bandits! Ils vous racontent qu'il y a cent ans, les ouvriers ne connaissaient pas leur bonheur: c'est la Révolution qui a tout brisé. À l'époque, les pauvres étaient bougrement plus heureux que les rois et les archevêques, c'était des coqs en pâte. Les ouvriers n'étaient pas sous la coupe absolue des patrons, ils avaient pour les défendre les bons prêtres et le droit divin.

Après avoir rengainé tous ces mensonges dans leurs cercles catholiques, pendant une quinzaine d'années, ils se sont payé de toupet, croyant que le temps était venu pour foutre ces boniments à la gueule du populo, dans les réunions publiques.

Y a un fourneau, Martinet, qui a consenti à leur faire la réplique. Et c'est pas sans épatement que les bons bougres ont vu sur les murs du quartier latin des affiches comme ça:

Lundi soir, salle Jussieu,
à huit heures
Conférence contradictoire
L'abbé Garnier soutiendra le
christianisme,
Martinet l'anarchie.

C'était du propre, nom de dieu, de voir les apârchos discuter paisiblement avec les curés! Eh quoi, on les avait donc châtrés ces gas farouches, dont le nom seul fout la chiasse aux rentiers et aux proprios!

Y a donc plus de haine dans notre ventre, nom de dieu, contre les plus grands ennemis du populo?

J'en ai compté plus de vingt, de ces sales oiseaux noirs, assis tranquillement à côté d'anarchos. C'est mauvais signe, nom d'un foutre, quand les corbeaux voltigent autour de vous! Est-ce que l'Anarchie sentirait la charogne?

On se croyait dans une église: peut-être bien qu'il y avait un pot de chambre à l'entrée, avec de la pissee de curé pour faire le signe de croix. Avec ça que l'orateur en frac noir, qu'était sur l'autel — je veux dire sur l'estrade, — s'était fait une gueule de circonstance, rasé comme la lune, — une mine verte-pâle de sacristain, quoi!

A côté, l'abbé Garnier, en soutane, la gueule plus souriante que le cul d'un pauvre homme, qui n'en chie pas épais, semblait être le chef de la baraque. Il a dû, rire de notre bonasserie, et nous prendre pour des petits chinois, ou des sauvages du Paraguay, — tant on a été sages!

L'orateur anarchiste a blagué la religion, les cérémonies surtout, fait du sentiment, égratigné doucement le cul de l'abbé Garnier, qui souriait et s'en foutait pas mal.

Mais! bon dieu, puisqu'on avait tant fait, de vouloir discuter, au lieu de cogner, fallait foutre le

nez des raticions dans leur merde, et montrer que la misère actuelle est leur propre travail et le résultat de l'abrutissement que depuis des siècles ils nous font endurer.

N'est-ce pas eux qui aujourd'hui encore élèvent la jeunesse, et lui farcisent la caboche des idées idiotes qui nous apprennent la servitude?

Et l'Inquisition? On n'en a pas dit un mot, nom de dieu! C'était pourtant de saison: trois siècles, ce n'est pas un jour!

Tout le contraire, hélas, les orateurs traitaient le papelard d'homme sincère, courageux, etc., et lichaient l'eau sucrée dans le même verre, — foutre faut pas être dégoutés!

Ah, mince alors! Nous voilà descendus au dessous des libre-penseurs qui, depuis cinquante ans bafouillent contre la religion, et lui donnent par ces disputailleries une apparence de vie.

Est-ce qu'on discute avec la peste, tonnerre de Brest! Avec les animaux malfaisants, avec l'absurde, avec les pires ennemis de l'humanité, qui la mènent et l'abrutissent depuis son commencement?

On les écrabouillè illico, si on peut, nom de dieu! Et à défaut, on attend en aiguisant son couteau, et en tenant chaude la haine du populo.

Comment voulez-vous, au prochain coup de chien, que nous les supprimions, que nous foutions le feu à leurs églises, si d'ici-là on fraternise avec eux?

Est ce que la religion n'est pas morte, à Paris surtout?

Alors pourquoi nous occuper

des raticions, si ce n'est pour cogner dessus?

Leur socialisme chrétien ne tient pas debout, mille bombes! Le vrai moyen de le lancer est de lui fournir bêtement un champ de propagande dans le populo. Par ce fourbi, on arriverait tout simplement à faire pousser de la mauvaise graine; quelque chose dans le genre du Boulangisme, — et en fait de révolution sociale, on irait se casser le nez dans les foutaises religieuses.

Ne nous ont-ils pas assez emmerdés et violemment quand nous étions gosses, ces oiseaux-là? Pour mon compte, j'en ai plein le dos, et je ne veux en rien m'acquiescer avec ces crapules!

Des rapports avec eux, je veux bien en avoir, avec mon tire-pied, ou pour leur serrer la vis, foutre de foutre!

Ils savent bien ce qu'ils font, les salops, en venant dans les réunions populaires. Ils prêchent l'apaisement; pardine, ils ne demandent pas mieux que de rester tels quels: ils prennent mesure de notre valeur et de nos côtes, et se font des amis dans la place, d'autant plus qu'ils ont de la galette.

Et vous savez, ces chameaux-là, quand ils ont un pied dans la maison, ils en ont vivement quatre. C'est de la blague, de penser convertir leurs partisans: ces gas-là sont bouchés à l'éméri, fanatiques ou roublards.

Puisqu'ils sont si conciliants, les raticions, si mielleux, si dévoués à l'ouvrier, pourquoi qu'ils n'admettent pas la contradiction dans leurs églises, et qu'ils ne permettent pas à des bons bougres

de monter sur la chaire, pour causer un brin avec les assistants?

Oh ça, ils ne le feront jamais, nom de dieu! Car ils savent que du jour où ils permettraient la discussion dans leurs églises, ils seraient foutus.

Eh, nom de dieu, pour en revenir à la réunion de lundi, m'est avis, mille bombes, que le seule façon de discuter avec les raticions, c'est été de prendre les salops par les guibolles et de leur frotter les fesses jusqu'à ce qu'elles en fument!

UN BAGNE A SAINT-DENIS

Allons, ça se perfectionne, l'exploitation des pauvres bougres! Si ça continue sur ce pied, on en viendra bientôt, après nous avoir pris notre vie, à prendre notre carcasse: on tannera notre peau, avec les os on fabriquera du noir animal, et on foutra notre carne en conserves, que les patrons débiteront à leurs esclaves.

Saint-Denis est un des patelins où les richards savent le mieux faire suer les pauvres bougres; ah, les nom de dieu de bandits!

Y a entre autres un baigne qui peut facilement faire la pige aux plus affreuses prisons.

Une fois embauché dans cette sacrée administrace, ce qui n'est pas des plus commodes, nom de dieu, tout n'est pas dit: faut passer à la visite du vétérinaire de l'établissement, qui vous tate, vous pelote, — histoire de voir si vous avez la force de faire le turbin infernal que vous avez promis d'abattre: eh, songez donc, nom de dieu, si vous n'étiez pas assez solide, vous voleriez l'administration, — ça serait mal de votre part.

Mais la mistouffe ne vous a pas encore assommé, vous avez du biceps, à la rigueur vous pourriez le prouver au vétérinaire, en lui envoyant une baffe aux petits ognons; vous vous contenez, et il vous déclare bon pour le service! Ca y est, vous êtes embauché.

« Eh! ami, vous faites maintenant partie d'une société de secours en cas de maladie ou d'accident.... remerciez l'administration de sa prévoyance,.... sollicitez pour ses ouvriers..... »

Turellement vous n'écoutez pas le boniment « quarante sous de rabotés par mois ! » que vous vous dites. Hélas, faut en passer par là. Calculez un brin; on est 1,800 au bagne, à raison de 40 sous chacun, ça fait 3,600 balles qui restent dans les poches des patrons; avec ces 3,600 balles, on achète environ six sous de bourgeois de sapin.—ah, les salops connaissent leur arithmétique!

Le pauvre bougre raplique au turbin: un garde-chiourme monte la garde: « Eh le numéro, hein, vous le laissez en place? »

— Le numéro?... »

— Oui, le numéro; là dans le tableau, n° 885, faut le prendre et le mettre ici... »

Vous faites ce qu'il vous dit, la caboche brouillée, ne comprenant pas grand'chose à ce fourbi. On vous explique à quoi ça sert, ce numéro, c'est la preuve que vous êtes au turbin; si jamais vous oubliez de le changer, tant pis, on vous râfle dare dare, votre demie journée.

Pour toucher sa galette, c'est une autre antienne. Tous les deux jours le contrôleur passe et colle à chaque esclave 5 jetons en monnaie de singe qui représentent cent sous. Pour changer ces jetons, y a le bistrot du coin, chez lequel il faut s'enfiler un demi-setier, — c'est encore

quatre sous de rabotés, nom de dieu!

L'administrace est bougrement à la roue, la sale garce! Elle paie ses ouvriers avec des ronds de cuir bouilli, et la belle galette reste en banque et lui rapporte de chouettes intérêts.

Pour la grande paye, tous les mois, faut pöirrotter jusqu'à 11 heures du soir; du moins c'était ainsi avant le premier juin. A cette paye, les copains ont fait du pétard, ils en ont éveillé le quart d'œil, nom de dieu, de sorte que maintenant on finit par être réglés à 9 heures.

C'est toujours trois heures, ou il faut faire le pied de grue, et c'est bougrement emmerdant.

Ah, nom de dieu, j'en finirais pas à raconter toutes les saloperies qui se passent dans ce bagne! Faut m'en tenir aux plus grosses:

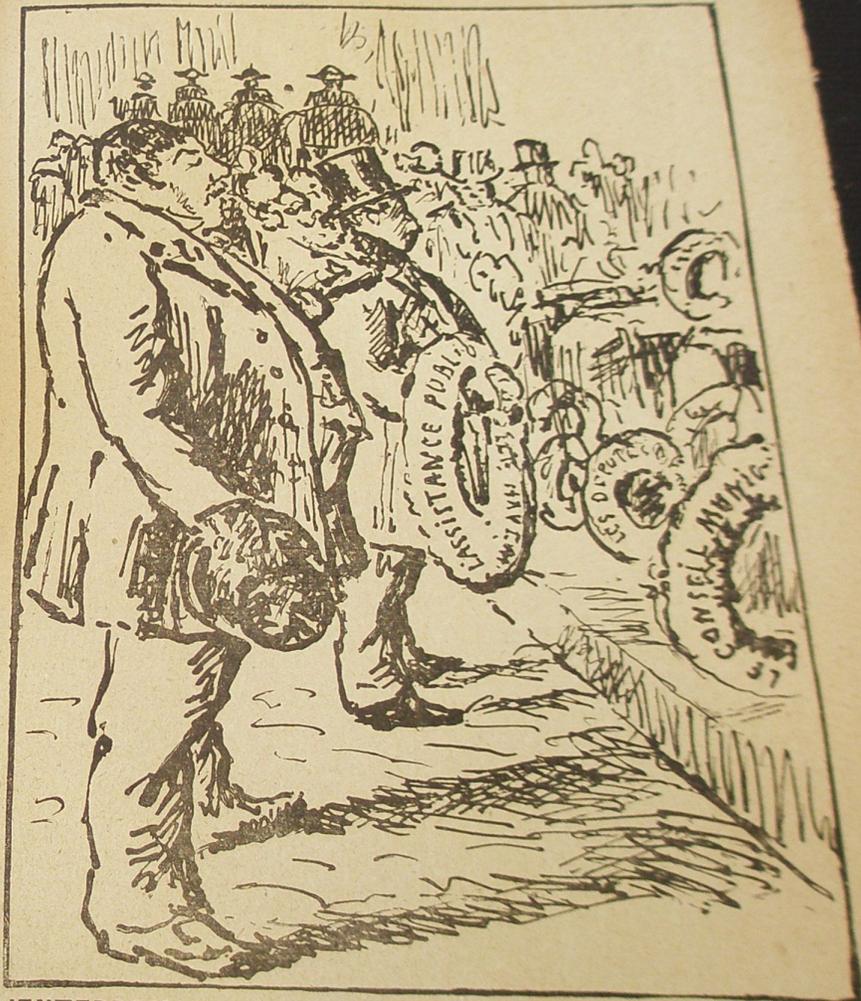
Pour le turbin, y a au-dessous de la grande exploitation, celle des marchandeurs. Les mufles font faire à un homme le travail de deux, sous prétexte de bénéf à la fin du mois. Turellement, y en a jamais, c'est ces petits exploitteurs qui empochent le rabiot!...

Oh foutre, je suis bien sûr que les copains l'ont à l'œil ce sacré bagne et sauront le guigner à la première occase.

QUESTIONNAIRE OUVRIER

Un tailleur raplique à ma piaule l'autre matin, et me fout dans les pattes un sacré papier qu'on lui a envoyé par la poste. Dessus y a la pataraphe du chef des bouffe-galette de l'Aquarium: c'est un questionnaire qu'on envoie aux patrons, plutôt qu'aux ouvriers, pour leur demander leur avis sur le sort des prolos.

— Connais-tu ça, que me fait le gas?



L'ENTERREMENT HAYEM — TROP DE COURONNES A LA CLÉ!

— Connais de nom, oui ; mais je n'avais pas encore vu le fourbi ; tu penses bien que le président s'est pas pressé pour envoyer une feuille au père Peinard.

— J'ai tout de même envie de leur répondre à leur questionnaire, que me fait le copain ; je sais bien que c'est de la couillonade, que ça ne servira à rien...

— Réponds si tu veux, mais nom de dieu, n'est avis qu'il n'y a aucune raison pour ça. Pourquoi faire, répondre à ce vieux birbe de président, pourquoi prendre ses blagues au sérieux ? C'est encore un truc pour nous mener en bateau, que ces dix-sept questions qu'il pose aux bons bougres.

Què que ça peut lui foutre, de savoir si ton turbin est payé à la journée ou aux pièces, combien d'heures tu turbinés, si tu as des mortes saisons, si tu tires la femme le dimanche, si t'es content de faire dix ou douze heures, et si tu voudrais faire moins ou plus ?

Est-ce que ça le regarde l'animal ! Tu sais bien qu'il n'y peut rien changer ; ce qu'il en fait, c'est pour nous passer de la pommade et pour nous faire gober que les bouffe-galette s'occupent du populo.

Il va arriver ceci, nom de dieu : pendant leurs vacances les députés font des réunions, où ils sont censés rendre compte aux niguedouilles qui les ont nommés, de la besogne qu'ils ont abattu. Vois-tu un bon bougre, un peu gobeur turrellement, montant à la tribune et demandant au bouffe-galette : « Qu'avez-vous fait pour le populo, depuis le mois d'octobre ?... »

Et le grigou, faisant aller ses bras comme les ailes d'un moulin à vent, d'ouvrir son robinet et de dégoiser un tas de couillonades : « Ce que j'ai fait ?... Ah ! si tous avaient mes bonnes intentions, ça trait comme sur des roulettes.... »

héhéhé, je suis seul ; il y a des flémards en quantité, on fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut... Quoique ça, nous avons fait aboutir un pétitionnement épastroillant sur le sort des ouvriers... Œuvre grandiose... et patati... et patata... »

Et les pochetées de claquer des mains à tour de bras.

Eh bien, mille bombes, prends avec des pincettes, tous les députés à la queue leu-leu, chacun te débitera le même honiment : « Y a que lui d'honnête, les autres sont des fripouilles, ou pour le moins, ils ont un poil dans la main... Malgré tout, le pétitionnement ouvrier... »

Ah, tonnerre de Brest, ça me fout en rage, quand je vois la roublardise de ces cochons ! Et pourtant leurs trucs ne sont pas bien malins, ils sont faciles à éventer, — le populo se laisse empaumer tout de même !

Vois-tu, les bouffe-galette ne peuvent rien de rien, dans les questions de turbin (comme en tout d'ailleurs). C'est le patron et le proprio qui tiennent la galette ; les usines, les fabriques, les grandes fermes sont à eux ; ils sont libres de faire ce qu'ils veulent — même de ne pas nous faire trimer du tout. C'est à eux, nom de dieu, qu'il faut s'en prendre, si nous voulons améliorer notre sort.

Pour revenir au questionnaire, y a pas à y couper, mon vieux pompière ; le papier en est pas mauvais, il est bien un peu rêché...

— C'est dit, Peinard ! Je vas m'en torcher le cul, le foutre sous enveloppe et le renvoyer au président de la Chambre.

— C'est la meilleure réponse à faire, nom de dieu...

Sur ce, le copain me serre la patte et s'esbigne, trottant pour rattraper le temps perdu, vu qu'il avait une bûche sous le bras.

Ça n'a pas changé à Clermont-Ferrand, la situation est la même malgré la petite insubordination du mois passé. Au contraire, les officiers semblent vouloir se venger. Les pauvres troupades sont toujours mal nourris et l'esquintement est bien plus grand.

Afin de profiter du beau temps, presque chaque jour on accomplit une marche militaire. Avec la chaleur, l'as de carreau qui vous descend des épaules, les averses que l'on reçoit en route, ça n'a rien de rigolobèche.

Pour foutre un peu de variété dans l'emmerdement de la marche, on fait opérer en route des déploiements et exécuter des feux de file et de peloton.

Turellement, ces feux ont lieu avec des cartouches à blanc et tous les galonnés se trouvent en arrière de la ligne des tireurs, ce qui fait, nom de dieu, que c'est pas de ces plus commodes de leur envoyer une prune.

Si difficile que ça soit, ces choses-là arrivent, nom de dieu ! Y a une quinzaine de jours, le colon a fait suspendre le tir, car il avait entendu près de ses oreilles, le sifflement pas rassurant de deux ou trois dragées, qui lui étaient destinées.

Il s'en est tiré ce coup-ci, l'animal, et il peut se vanter de l'avoir échappée belle. Mais, foutre, ce sera bientôt la saison des grandes manœuvres ; et là, une fois qu'on est tous éparpillés, il devient bougrement plus facile de tourner le guidon de son flingot du côté que l'on veut.

D'ailleurs les galonnés sont déjà habitués à ce fourbi ; y a sept ans le commandant Cenoux fut proprement descendu de cheval à Langres ; y a pas longtemps au camp de Sathonay un assez chouette tir fut

exécuté sur le colonel Paquette : il fut raté, mais un capiston recut une balle au genou. A ce sujet, un jeune troubadou. Roger, fut condamné à cinq ans pour avoir impudemment tiré avec des cartouches à balle. Qui pourrait dire ce que le type est devenu ?

Enfin faut prendre patience ; que les grosses légumes de l'armée ne se fassent pas trop de bile. Avant qu'il soit longtemps ils pourront apprécier les avantages de la poudre sans fumée et sans bruit. Eh foutre, si le Lebel n'est pas tout ce qu'il y a de plus hurf, il réalise à peu près ce que les martyrs de la caserne réclamaient depuis des ans et des ans : « Ah, si j'avais de la poudre qui ne pète pas ! » que rengeaient les uns et les autres.

Ça y est quasiment, nom de dieu, et ceux qui s'emmerdent au régiment voudront sûrement voir l'effet qu'elle produit !

LA FAMILLE HAYEM

Quand il y a une histoire qui va au cœur du populo, vite les gouvernants cherchent un truc pour faire diversion.

Pour l'affaire Borrás, ils ont foutu en avant Pradiès, le fils de l'assassiné qui réclame à l'innocent 100.000 balles d'indemnité ! Et il gagnera son procès. Pradiès : il a les ficelles légales pour lui.

Le populo qui ne comprend rien à toutes ces finasseries, revient peu à peu de son emballement. — ça nous brouille la caboche, nom de dieu ! on ne sait plus auquel entendre.

Pour le suicide de la famille Hayem, y a un coup pareil.

Ça avait trop émotionné les pauvres bougres, fallait foutre de l'eau

sur le feu, et vivement, afin d'étouffer l'affaire.

A force de farfouiller, les jean-foutres ont découvert que Hayem était un faux nom et que la famille s'appelait de Werth. En outre, que depuis quatre ans qu'ils étaient à Paris, au lieu de la croustille espérée, ils avaient toujours nagé en pleine pure.

Chose plus horrible ! Un richard avait chargé de Werth de faire des recouvrements, se trouvant dans la mistouffe, le type avait bouloté cette galette.

Eh bien quoi, tout ça prouve-t-il quelque chose ? Non, vous avez beau farfouiller à perte de vue, vous ne pourrez jamais innocenter votre garce de société, messieurs les richards.

Vous êtes coupables, bandits ! Le sang de tous les pauvres bougres qui se démouissent retombe sur vos têtes, vous en subirez les conséquences !

BABILLARDE PARISIENNE.

Mon vieux Peinard

Permetts que je foute un schampoing à une espèce de garçon perruquier, qui est un des grosbonnets de la Chambre syndicale ouvrière.

Ce sale mufle, larbin des patrons, abuse de l'autorité qu'on lui a foute dans les pattes, pour laisser sans embauche et faire crever de faim les turbineurs qui n'ont pas le don de lui plaire. Les coiffeurs anarchos sont ses principales têtes de lure. Pense donc, nous ne coupons pas dans les menteries des socialos à la manque.

Elle est chouette la besogne de ces animaux ! Il y a un an nous étions 900 syndiqués ; aujourd'hui, grâce aux politicailleries et aux en-

merdants boniments du type en question, il y en a plus que le tiers. Aussi, voyant qu'il n'y avait plus rien à gratter, il vient enfin de fouter sa démission de syndic et de délégué.

Il se gobe le type, à telle enseigne qu'il s'appelle lui-même le beau René Prévost de Coulanges la Vigneuse ; c'est un faraud qui se croit appelé à de hautes destinées. Pauvre couillon, tu tomberas sur ton cul et y resteras !

Je m'étais foutu de son syndicat, croyant y faire de la chouette besogne, vate faire fouter, j'avais compté sans le beau Prévost. Il est fouinard, l'animal ; qu'a-t-il fait ?

Il a foutu une rallonge aux statuts, et l'assemblée roulée par lui, a adopté un sacré article 8, qui dit qu'il faut fouter à la porte de tout milieu ouvrier, et ne plus donner places, et forcer ainsi à crever de faim, tous les gas d'attaque (et tu- rellement nous en sommes) qui voient clair dans le jeu des merdaillons ambitieux.

De sorte qu'aujourd'hui, la Chambre syndicale au lieu de s'occuper d'intérêts corporatifs, n'est qu'un comptoir où se débite du travail, et pas à l'œil, fouter ! Et aussi une sorte de cloche à melons où essaient de grossir quelques crétiens comme Prévost qui voudraient pour les futures élections dégouter une place de candidat.

Dans les groupes c'est comme ailleurs, il est dangereux de fouter de l'autorité à quelqu'un ; on s'abaisse soi-même, et on donne au type envie d'abuser de sa situation.

Faut rester son propre maître, se guider seul, et savoir qu'un chef perruquier ne vaut pas mieux qu'un ministre.

Je te serre la phalange,

CLERVOYANT.

Un copain m'envoie une chouette babillarde, je la colle nature sauf la pomnade qu'il me passe dans les cheveux :

« Une chose me dégoûte, citoyen Peinard, je turbine pour le moment dans le quartier Sulpice. Quel emmerdement ! Si tu voyais tous les sales ensoutanés qu'on trouve dans ce cochon de pays. Les curés, faut s'y habituer, ça a presque un métier : ça liche du pive à la messe. En attendant qu'on les foute à la porte tous, au grand jour de la Sociale, crachons leur sur la gueule et passons.

« Mais y en a d'autres, les enfroqués, ces nom de dieu de moines. Sales jean-foutres qui ne fabriquent rien que de violer les vieilles rentières ; des mufles qui n'ont pas de moyens d'existence, sauf l'argent qu'ils extorquent à un tas de garces de la noblesse, qui se font chatouiller par eux.

« Dans le temps, quand Ferry était ministre, on les avait foutus à la porte. A ce moment là, c'était presque un zigie. Ils ont foutu leur camp et bonsoir. On respirait à l'aise, car on croyait en être débarassés. Je t'en fous ! Voilà qu'ils ont tous rappliqué et que leurs bordels de couvents existent encore. Ces infects pourris de jésuites préparent toujours les fils des nobles, — d'une drôle de façon, nom de dieu ! — mais ils sont censés les préparer aux examens.

« Ils sont si bien préparés, ces fils de jean-foutres, que ça va à Polytechnique, à Saumur, apprendre à martyriser les pauvres troubadés plus tard. Ensuite, les horreurs que les sodomistes de moines ont apprises à ces jeunes mufles leur reviennent et, comme ils ont de la galette, dès qu'ils se sentent un peu

petit train-train, y en a qui n'ont pas des noirs, des bruns, (ni n'ont pas de chaussettes, même russes) à la fin, puisque tous nos jean-fesses du gouvernement font des lois, il me semble qu'ils ont assez de sales flicks pour les exécuter. Je t'en fous ! Si un citoyen colle une haire à son patron ou au contre-coup, on le fout au clou, mais ces types-là, ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Y a des lois pour les condamner, pour les fouter à la porte. Qu'est-ce qu'on en fait ? rien !

« Et pendant ce temps là, ils continuent leur garce de vie, piquant les assiettes des vieilles hystériques, choppant de l'argent aux imbéciles et faisant leur pelote.

« On ne pourrait donc pas les coffrer un beau jour et leur faire cracher tout ce qu'ils ont volé ? Cette belle galette qu'ils barbotent, c'est à nous, travailleurs, qu'elle doit revenir ; eux la boulotent ! ou bien ils l'emploient à décimer le peuple, à violer les petites filles ou à engraisser ce sacré cochon de Léon XIII.

« Salut et fraternité.

« LE TUNIER, ouvrier bronzeur. »

Mon cher gas, tu m'as bougrement l'air d'être à la redresse, quoi que ça je tiens à ajouter quelques lignes d'explicques à ta babillarde.

Comme beaucoup de bons bougres tu as tombé dans le panneau de Ferry, et tu as pris pour de l'argent comptant son expulsion des jésuites.

Oh, ça a été bien manigance, on a fait un sacré tapage autour de cette fumisterie. — mais, nom de dieu, ça n'a été qu'un truc, comme on nous en fout tant dans les jambés. Durant qu'on avait ça en tête, on ne pensait pas aux questions de

EN PROVINCE

croustille et de bien-être, qui sont les seules sérieuses. (L'an dernier y a eu un coup pareil avec la Révision et le Boulangisme.)

Si vraiment on avait voulu couper pour de bon la chique aux jésuites, c'était simple comme bonjour. Fallait, sans aller chercher midi à quatorze heures, tous leur grappin sur tous leurs culs-biens : distribuer les terres dans les beaux pètrousquins, et loger dans les belles turnes les refleurs de comète et les purouins.

Oui mais ça eut été un croc-en-jambe donné à la propriété, et vois-tu, c'est un mauvais exemple que les gouvernants ne donneront jamais. Ils craignent que le peuple mis en goût par ce petit commencement, veuille aller jésuitiser les jésuites, et après avoir fait décaniller les jésuites, qu'il ne se foute en tête de faire décaniller les richards.

Et d'ailleurs, les ensoutanés sont trop utiles pour monter le bourrichon aux pauvres bougres, pour que les grosses légumes leur fassent une guerre sérieuse.

La République à Carnot, comme celle à Grévy, est bonne fille pour les corbeaux. Jamais ils n'ont été aussi calés qu'ils le sont actuellement : ils ont des biens partout, nom de dieu, et si le peuple n'y met bon ordre, avant peu, ils auront dans les pattes la moitié de la France.

SOUSCRIPTION

Pour les copains arrêtés et pour leurs familles.

| | |
|---|--------|
| Un socialiste qui voudrait couper le cou à tous les capitalistes..... | 50 |
| Jean Kypasse..... | 50 |
| Hanillard, Rodez..... | 2 » |
| Milot..... | 50 |
| Signaturet..... | 50 |
| Listes précédentes..... | 130 45 |
| | 134 45 |

Devvres. — Dans le Pas-de-Calais, aux environs de Boulogne, Y a des usines à ciments.

Là, comme ailleurs, nom de dieu, on fait trimmer les pauvres bougresque c'en est terrible : c'est pas une vie, c'est un martyre qu'ils endurent !

Ils travaillent jusqu'à quatre-vingts, même jusqu'à cent dix heures par semaine, — et tout ça, nom de dieu, pour toucher quinze francs, au maximum vingt francs !

Et dans quelles conditions ils turbinent ! Au milieu d'une poussière épaisse à couper au couteau ; tellement épaisse, qu'on ne se voit pas à quatre mètres : c'est ça qui vous donne la santé.

C'est pas du matin au soir, c'est la nuit, c'est toujours, que les pauvres gas doivent trimmer. Ils sont esquinés, morts, quand ils rentrent à leur piaule ; ils ne pensent qu'à bouffer, puis roupiller. Mais y en a qui ont plusieurs kilomètres à abaitre pour rentrer à leur cambuse, ou revenir au baigne, — c'est ça qui rogne bougrement les quelques minutes qu'on a pour pioncer.

Dam, il arrive des moments ou trop esquinés, on rate l'heure : malheur au copain à qui ça arrive ! Sa semaine se trouve du coup bougrement endommagée ; on fout à sa place un privilègié, que le faufif paie lui-même, six ou sept sous de l'heure. A la fin de la semaine on lui rabotte les heures qu'il a manqué, à un prix plus haut que celui qu'il touche.

Qu'il aille donc, avec les treize ou quinze francs qu'il a dans la main, faire la noce avec sa famille ! Y a juste, nom de dieu, de quoi crever la faim. Et ça arrive, ... Oh, les pauvres bougres ne meurent pas du coup, c'est à la longue qu'ils claquent !

On se prive quasiment de tout ; dans la cambuse y a rien, rien que les quatre murs ! Tout le monde va nu-pattes, ou guère mieux, nom de dieu ; le père, la mère, les mômes..

Et dire qu'un directeur gagne à lui seul à peu près autant que tous ses ouvriers réunis.

Ça, voyez-vous les aminches, plus que tout, ça prouve qu'un nettoyage est indispensable !

Reims. — Réunion dimanche à Boul, petit patelin à cinq lieues de Reims. Le maire est une rosse de première classe, il avait promis aux copains le récépissé pour la réunion, mais réflexion faite il a voulu embarbouiller les choses.

Les gas se sont passés de son autorisation, nom de dieu. Mais le chameau n'est pas que maire, il est aussi gros patron, il tient tout le pays au moyen d'une grande filature.

Qu'a-t-il fait pour couler la réunion ? Il a organisé une fête foraine et une ballade de la musique.

Son coup a raté, un copain tarnbourine la réunion, si bien que 200 bons bougres ont rappliqué. Les employés du maire-exploiteur ont fait de la contradiction et ont été assis sans grande peine par le compagnon Michel.

La journée s'est terminée par une chouette distribution de papiers de propagande, faite à domicile. Bonne idée que celle-là, nom de dieu !

Lyon. — Le zigue Cadeaux, que les marchands d'injustice accusaient d'avoir fabriqué des bombes et autres bricoles, vient d'aller en appel.

Le capitaine d'artillerie chargé de la vérification a été forcé de reconnaître que rien de tout ça n'était sérieux. Oh, ça n'a pas empêché les enjuponnés de confirmer leur jugement, — salops !

Une rectification. — Plusieurs copains me font remarquer que la communication insérée la semaine dernière au sujet d'un journal quotidien à l'air d'engager tous les anarchos : « C'est pas les anarchistes, c'est des anarchistes... »

Le Père Peinard a inséré la note telle qu'on l'a lui a donné, de même il insère la rectification qu'on lui demande.

Petite poste. — R. Rodez. — D. St-Michel. — D. Romans. — Arot. D. — P. Bordeaux. — P. La Loye. — G. Le Havre. — C. Marseille. — B. Arest. — S. Roanne. — F. Amiens. — C. Lavallois. — J. Reims. — M. Nantes. — reçu galette, merci.

A. Zizly. — Manque d'actualité, et nous de place.

Jonquais, Rouen. — Sacré type, ne pourrais-tu pas donner ton adresse ?

La Chambre syndicale des hommes de peine et le groupe des Libétaires de Saint-Etienne, invitent tous leurs adhérents, ainsi que les lecteurs du Père Peinard et de la Révolte, en même temps que les camarades de Saint-Chamond, Izieux, Saint-Paul, Firminy, le Chaubon et la Ricamarie, à assister à la réunion plénière privée qui aura lieu à Saint-Etienne, place Grenette, n° 2, au 1^{er} étage, le dimanche 10 août à 3 heures du soir.

Ordre du jour : Discussion sur la création d'un journal quotidien, et propagande dans la région.

Il est urgent que le plus grand nombre de camarades soient présents.

Le groupe de Feuquières-Fresseneville, voulant constituer une bibliothèque, prie les compagnons qui auraient des livres et brochures de les adresser au compagnon Bonard Paul, serrurier à Fresseneville (Somme).

Le groupe des Jeunes donne sa deuxième réunion le samedi 2 août, 21, rue des Archives.

Tous les Jeunes, sans distinction d'école, sont invités. Dans l'intérêt de la propagande, les jeunes répondront à l'appel.

Bons bougres, lisez tous les Dimanches

LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaff-journaloux, publie ses réflexes
où il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres de gouvernants et de
patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et dessins et coûte
deux ronds.

EN VENTE A PARIS chez tous les libraires et dans tous les kiosques.
Pour la vente en gros, s'adresser au *Petit Parisien*, 11, rue du Croissant.

DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Nîmes, aux kiosques du Palais et du
Grand Temple.
Guise, Mme Moreau.
Revin, Badré Mauguieré.
Pantiers, Marcelin Rouaix.
Troyes, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.
Marseille, Marius Gauchon, kiosque du
cours Belzunce.

Berre, Rostaing.
Angoulême, Guillemain.
Bordeaux, Mme Maury, 4, place Inté-
rieure-d'Aquitaine.
Palange, 1, rue Saint-Sernin.

Arest, Balzagette.
Grenoble, Pelay, rue Très-Cloître.
Roanne, Bertranche, rue de Clermont.
Orléans, V. Guérin, 13, rue Royale.
Agen, Saint-Paul, md de journaux.

Toulon, Marius Magand, rue de la Répu-
blique, 87 bis. — Mme Burle, place
Louis Blanc, en face la douane. — Mme
Carrère, cours Lafayette et place Hu-
bac. — Au Pont du Loe, place de l'E-
glise et dans tous les kiosques de la
ville.

Angers, dans tous les kiosques et tabacs.

Armentières, Malfoy, rue d'Ypres.
Lille, Hayard, rue des Arts.
Cambrai, Meert, aven. de la Gare.
Lyon, Bernard, 96, rue Moncey. — Mau-
mez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.
Thiery, Chabas, place du Marché-au-Lé-
gumes.
Tarare, Nottin, libraire.
Monceau-les-Mines, Desalle, rue Cen-
trale.
Reims, Mme Baudet-Lenglet, esplanade
Cérés.

Blanz, Dumilieu.
Fressenville, Vidcoq.
Flixecourt, Wasse Duchaussoy.
Avignon, Nouveau Bazar, place du Por-
tail-Matheron.
Veron, Mme Chassediéu.
Alais, Codou, 18, rue Sabaterie.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.
Y a rien de changé.
La mort d'un brave.
Les grands principes, je m'assois des
sus!
Faut plus d'gouvernement.
Le Chant des Peinards.
L'Internationale.
Le droit de l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE, adresser
les demandes au **PÈRE PEINARD**,

L'Anarchie et la Révolution, par
Jacques Roux. Brochure de 32
pages 0.15

LIBRAIRIE INTERNATIONALE ACH. LEROY

37, rue Gracieuse, Paris.

Extrait du Catalogue :

L'Erenouvelle, par Louise Michel. 0.50
La Confession d'un Confesseur,
par Gustave Ebtner. 3.50
La Liberté de l'Amour, par A.
Leroy 0.50

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du *Père Peinard*,
120, rue Lafayette, Paris.